

Cabrera: De l'île paradis à l'île enfer

ISABELLE BES HOGHTON
Universitat de les Illes Balears

Resumen

El 24 de julio de 1808, con la capitulación del General Dupont en Bailén, unos 9000 soldados franceses fueron declarados prisioneros de guerra y deportados en Mayo 1809 a la isla de Cabrera. Sólo unos 3700 regresaron a Francia en Mayo 1814. Unos cuantos dejaron un testimonio escrito de estos largos años de miseria. Estas memorias de guerra publicadas a lo largo de la primera mitad del siglo XIX socavaron numerosos símbolos prerrománticos y románticos: el mito de la isla refugio y el de la isla paraíso. Cabrera pasó a ser una isla-prisión y la isla del infierno. Todos los espacios naturales de la isla adquirieron una nueva dimensión: La frondosa naturaleza de la isla de Rousseau se convirtió en un desierto de piedras y de muerte, el mar azulado y protector, en el principal obstáculo a la libertad y a la vida, el manantial fuente de vida, en una fuente de muerte, la cueva, en una antecámara del reino de las tinieblas...

Palabras-clave

Cabrera; isla-prisión; prisionero de guerra; Napoleón; 1808.

Abstract

After the surrender of General Dupont in Bailen on the 24th of July 1808, about 9000 French soldiers were declared prisoners of war and sent to the island of Cabrera in May 1809. Only 3700 returned to France in May 1814. Some survivors have left a testimony of these long years of misery. Their war memories published in the first half of the XIXth century rocked numerous pre-romanticist and romanticist symbols: the myth of the island refuge and the island paradise. Cabrera became an island prison and the island of hell. All the natural sites of the island acquired a new sinister dimension: the abundant nature of the island of Rousseau was converted to a barren desert of rocks and death, the protective blue sea to the main obstacle to freedom and life, the fountain, source of life to a source of death, the caves to an antechamber to the kingdom of Darkness...

Key-words

Cabrera; island prison; war prisoner; Napoleon; 1808.

La capitulation de Baylen signée par le Général Dupont le 24 juillet 1808 prévoyait le rapatriement des troupes françaises au port de Rochefort. Mais ce traité qui déplaisait fort aux Anglais¹ ne fut pas respecté. L'indifférence de Napoléon ne fut d'aucune aide à ces prisonniers français qui furent tout d'abord dispersés dans la campagne du sud de l'Espagne puis conduits à Cadix après la victoire de la Grande Armée à Madrid en décembre 1808 et enfermés sur les vaisseaux français capturés dans la baie pendant quatre mois. «Sur les pontons qui renfermaient chacun des centaines de prisonniers, les morts des Français atteignaient parfois 15 à 20 par jour.» (Smith, 2004: 49). Les cadavres se décomposaient sur les plages de Cadix et infestaient l'air du port. Les risques d'épidémie grandissaient de jour en jour, l'armée de Napoléon gagnait du terrain dans toute l'Espagne et ne tarderait pas à s'intéresser au sort de leurs compatriotes des pontons. La *Junta de Cádiz* s'inquiéta et demanda à plusieurs reprises à la *Junta Central de Sevilla* le transfert des prisonniers pour des raisons officielles de santé publique. Finalement la décision fut prise d'envoyer le reste de l'armée de Dupont hors de la péninsule, hors de portée de l'armée française, dans les îles Baléares de Majorque et Minorque. La *Junta Superior de Mallorca* reçut la nouvelle fort mal. Comment une île d'à peine 150 000 habitants de 30.000 dans sa capitale pouvait-elle supporter l'arrivée de 4500 captifs. La *Junta Central* lui livra rapidement la solution: débarquer les soldats à Cabrera, cette action protégerait la population des épidémies et de la «pernicieuse influence» des opinions révolutionnaires des prisonniers et diminuerait les problèmes de la sécurité².

C'est ainsi qu'après quatre mois de pontons, deux mille neuf cent soixante-dix-neuf sous-officiers et soldats français débarquèrent le 5 mai 1809 à sept heures du soir sur quelques 17 kilomètres carrés d'un désert de cailloux (Geisendorf-des Gouttes, 1937: 64). Ce premier contingent fut suivi d'un second de mille deux cent quarante-huit hommes le 9 mai 1809 et d'un troisième le 11 mai. L'historien suisse Geisendorf-des Gouttes fixa le montant total de ces premiers convois à cinq mille deux cent cinquante-cinq déportés (1937: 68). Le professeur de sciences politiques canadien, Denis Smith désira rétablir la vérité sur le nombre total de prisonniers transportés dans l'île de 1809 à 1814 qu'il estima à 11.800 (2004: 161) en se basant sur les données des autorités majorquines et sur le nombre total de morts souvent exagéré dans les récits des survivants qu'il évalua de 3500 à 5000, soit jusqu'à 40 %³. Après cinq longues années de misère, le 16 mai 1814, un premier convoi délivra les prisonniers les plus malades. Une semaine plus tard, le restant des 3700 survivants furent transportés à Marseille. Leur sort en France resta quelques jours incertains. On souhaitait les exiler à nouveau en Corse mais les familles et amis des prisonniers tous réunis à Marseille ainsi que les habitants

-
- 1 Pour de plus amples renseignements sur ce sujet, voir Denis Smith, *Les Prisonniers de Cabrera, Les soldats oubliés de Napoléon 1809-1814* (consulté dans la version catalane, 2004: 34-42).
 - 2 Junta Central a Junta Superior de Mallorca, 22 mars 1809, Archivo Histórico Nacional, Legajo, dans Smith, 2004: 63
 - 3 Louis-Joseph Wagré par exemple parle de 3000 survivants sur les 19.000 prisonniers qui étaient entrés dans l'île de Cabrera (1902: 273) et chiffre les malheureux morts de faim dans une île déserte à seize mille (1902: 274).

de la ville s'insurgèrent contre la prison qui les enfermait et les libérèrent. Ils regagnèrent tous leurs familles, marqués à jamais par leur douloureuse expérience.

De 1815 à 1853, une dizaine d'entre eux voulurent laisser un témoignage écrit de ces longues années de malheurs, un « récit des souffrances et des privations de toutes sortes endurées par les prisonniers pendant plusieurs années »⁴: Dubuc (*Relation circonstanciée de la situation des prisonniers français détenus dans l'île de Cabrera, depuis le 5 mai 1809 jusqu'au 16 mai 1814*, 1815), J. Quantin et Paul Saint Aubin (*Trois ans de séjour en Espagne...*, 1823), C. de Méry (*Mémoires d'un officier français*, 1823), Robert Guillemard (*Mémoires*, 1826), Louis-Joseph Wagré (*Les adieux à l'île de Cabrera...*, 1833), Henri Ducor (*Aventures d'un marin de la Garde impériale*, 1833), Bernard Masson (*L'évasion et l'enlèvement de prisonniers français de l'île de Cabrera*, 1839), Gabriel Froger⁵ (*Souvenirs de l'empire: Les Cabrériens...*, 1849), Louis Garneray (*Mis pontones*, 1851)⁶ et l'abbé C. Turquet (*Cinq ans de captivité à Cabrera ou Soirées d'un prisonnier d'Espagne*, 1853).⁷ Ces mémoires de guerre publiés tout au long de la première moitié du XIX^{ème} siècle vont ébranler de nombreux symboles préromantiques et romantiques. Le mythe de l'île paradis sera totalement fustigé. L'île ne sera plus que synonyme de mort, de misère humaine et d'enfer. Si Majorque sera décrite par les voyageurs romantiques comme une «île fortunée» (Charles Dembowski, 1841), une «île enchantée», une «île dorée» (George Sand, 1841), la petite île de Cabrera sera qualifiée de «déserte et aride» (Gabriel Froger), «Thébaïde», «maudite», «triste» (Ducor). L'île refuge de Rousseau et plus tard de George Sand deviendra l'île prison, la nature si abondante des îles de Rousseau ou de Bernardin de Saint Pierre, un désert de cailloux et de mort, la belle mer azurée protectrice, le principal obstacle à la liberté et à la vie, la fontaine source de vie, une source de mort... Tous les espaces naturels de l'île acquerront une nouvelle dimension totalement antonymique à celle diffusée jusque là.

De l'île-refuge à l'île-prison / de l'île-paradis à l'île-enfer

À la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème} siècle, le concept de l'île est souvent associé à celui de refuge. Comme l'affirme Jean Chevalier dans son *Dictionnaire des Symboles* (1969). «L'île évoque le refuge [...] L'île serait le refuge où la conscience et la volonté s'unissent pour échapper aux assauts de l'inconscient: contre les vagues de l'océan, on recherche le secours du rocher». Jean-Jacques Rousseau se retira à l'île de Saint Pierre pour «se circonscrire» et se réfugier après la lapidation de Môtiers (1967: 521) espérant ne

4 Voir Avant-propos de *Les Prisonniers de Cabrera. Souvenirs d'un caporal de grenadiers (1808-1809)*. Publiés par le comte Fleury de Louis-Joseph Wagré, Paris, Émile Paul, 1902

5 Nous tenons à signaler que Gabriel Froger n'est qu'un «copiste» comme il l'affirme lui-même qui recueille les souvenirs du soldat Sébastien Boulérot comme le signale Geisendorf-des Gouttes (1937: XXVI).

6 Cité par Jean Tulard dans sa préface de *Los Franceses de Cabrera* de Pierre Pellisier.

7 Pour de plus amples renseignements sur ces ouvrages, consultez la chapitre «Les Sources» de *Les Archipels enchanteurs et farouches* de Geisendorf-Des Gouttes (1937: XXIII-XXVII).

jamais la quitter et George Sand recherchait en Majorque un havre de paix loin de la société mondaine de Paris, une «retraite silencieuse et isolée» dans «quelque île enchantée» (*Hiver à Majorque*, 1971: 1054). Si c'est bien un même mouvement d'enfermement et d'isolement du monde que proposent nos trois îles à leurs visiteurs, Saint-Pierre, Majorque et Cabrera, le cas de cette dernière est bien distinct car la clôture et l'exil sont imposés et non désirés. Ce ne sera plus une île refuge d'où l'on ne souhaitera pas partir (Rousseau) mais une île prison d'où l'unique espoir sera l'évasion. Si la clôture de l'île apportait jusque là le doux réconfort de l'asile, elle allait avec Cabrera engendrer l'angoisse de l'emprisonnement et de l'éloignement. Du symbolique sein maternel, elle devenait le prosaïque espace carcéral. L'île est une prison naturelle, écrit Eric Fougère dans son *Île-prison, Bagne et déportation* (2002), qui renferme toutes les conditions nécessaires au lieu pénitencier: la «clôture (réaliser le lieu d'enfermement parfait)», la «conception pénitentiaire (livrer l'homme à la solitude et l'enfermer dans sa conscience)» (2002: 48) et la «distance (éloigner par la mer)» (2002: 86). L'armée napoléonienne eut bien l'occasion de le vérifier. Dans leurs récits, les sentiments d'abandon et de solitude, la mer sans cesse infranchissable comme les murs d'une prison sont présents avec constance et font naître chez le lecteur un profond pathétisme.

L'île de Cabrera offrira au public romantique une nouvelle image de l'île celle de l'île prison, image qui se développera tout au long du XIX^{ème} siècle avec le château d'If du *Comte de Montecristo* (1844) d'Alexandre Dumas ou les îles d'Elbe et Sainte Hélène où furent exilées Napoléon Ier et l'approbation en 1854 d'une loi napoléonienne qui instaura la transportation des forçats dans les bagnes coloniaux de Guyane d'abord et de Nouvelle-Calédonie par la suite (Fougère, 2002: 16). Elle modifiera aussi une autre image de l'île celle de l'île-paradis qui depuis Pindare et son île des Bienheureux s'imposait dans les esprits des hommes.

Si l'île, dans la littérature préromantique et romantique est normalement associée au paradis, à la nature édénique qui calme les âmes et permet à l'homme de se retrouver, de retrouver l'harmonie et la vertu, le bonheur de la vie naturelle, Cabrera offrira une nouvelle vision de l'île, celle de l'île enfer, l'île «maudite» comme écrit le marin de la garde impériale, Henri Ducor ou encore le caporal de grenadiers Louis-Joseph Wagré, qui les tourmentera jusqu'à leur délivrance et leur fera pâtir les pires souffrances. Bien loin du «jardin des Hespérides» que découvrirent les voyageurs français romantiques à Majorque⁸, Cabrera n'était qu'un petit îlot désert et aride où la nature allait à l'encontre de l'homme:

Ce n'était partout qu'aridité et solitude. Le terrain argileux et rocailleux paraissait, en quelque sorte, étonné d'être foulé par des êtres qu'il ne pouvait alimenter. À peine trouvait-on, çà et là, quelques mousses grises, quelques arbres rachitiques ; partout une nature sèche et inféconde ! (Froger, 1849: 149).

8 Consulter Joseph-Bonaventure Laurens, *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque* (1840) ou Joséphine de Brinckmann, *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850* (1852).

C'est une grande roche couverte d'une fine couche de terre en friche. Il n'y a pas d'arbres fruitiers ni de plantes vertes, rien qui puisse combler les besoins de la vie humaine [...] Il n'y a pas de feuilles, à part quatre misérables pins entourés de ronces. Dans les arides montagnes, il n'y a pas d'animaux sauvages. (Masson, 1839: 9).

Comme le souligne l'historien Geisendorf-des Gouttes, «rien n'évoque ici la paix de la nature si chère à Jean-Jacques. C'est le désert, un désert de pierres dans l'infini des eaux.» (1937: 50). La description de ce «rocher fatal de Cabrera» (Froger, 1849: 226), une métonymie particulièrement représentative, est en complète antonymie avec celle de l'île de Saint-Pierre par le célèbre écrivain:

L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur. (Rousseau, 1967: 521).

Si la nature paisible de l'île de Saint Pierre porte à la contemplation, à la rêverie romantique et au bonheur, celle de Cabrera porte au désespoir qui conduit souvent jusqu'au suicide ou à la mort naturelle. À leur arrivée sur l'île, après des mois d'enfermements sur les pontons, les prisonniers mirent pied à terre «avec une certaine satisfaction». Mais leurs illusions furent bien vite annihilées:

Dès le point du jour, chacun s'en fut à la découverte ; mais imaginez quel dut être notre désappointement et notre désespoir, en voyant que nous étions sur un petit îlot désert et aride ! (Froger, 1849: 138).

Bien plus que le mal physique dû à la dénutrition, la maladie (dysenterie, scorbut, galle, typhus), c'est le mal moral (le spleen et la désespérance) qui décima les troupes napoléoniennes:

Comme vous seriez saisi de pitié et de douleur, en voyant ces êtres infortunés, hâves et nus, dont le regard est livide, les cheveux et la barbe sauvages ! Présentant ici les symptômes du désespoir apathique, là, les symptômes du désespoir violent ; les uns courant avec des rugissements lugubres sur le haut des rochers qui dominant la mer, et dans leur démarche incohérente glissant sur l'abîme, et se broyant dans leur chute... D'autres, atteints de *spleen*, ce désespoir réfléchi, s'isolant avec prudence, se cachant derrière les taillis rachitiques pour n'être point découverts, et trouvant enfin dans un lieu désert, l'objet de leur recherche minutieuse ; à savoir une cavité échauffée par le soleil... Ils s'y posent, et se placent le plus commodément possible ; ils prennent même le soin de se préparer avec des herbes sèches une couche moelleuse, sur laquelle ils s'étendent pour jouir du dernier sommeil ! (Froger, 1849: 159-160).

Livré à sa propre solitude, enfermé dans sa propre conscience, dans un temps condamné à ce qui lui semble la perpétuité, le captif perd tout espoir et ne peut apaiser son malheur que dans la mort, une mort qui apparaît toujours douce et libératrice dans les mémoires des prisonniers. «Combien d'entre eux, à l'aspect sinistre des rochers de Cabrera, exprimèrent le regret que la mer ne les eut pas engloutis. » écrivait le marin de la garde Henri Ducor (dans Lacroix, 1847: 23). La prévision du caporal Louis-Joseph Wagré à son débarquement sur l'île, «Nul doute que ceux qui la choisirent [Cabrera] pour le lieu de notre captivité, n'aient eu l'intention de la voir devenir notre tombeau ; car comment penser que des hommes puissent longtemps résister aux maux qui nous y attendaient.» (Wagré, 1902: 65), se fit réalité. L'île déserte se peupla vite de cadavres et d'oiseaux carnassiers. Ces «hôtes voraces et hideux» (Froger, 1849: 160) qui s'acharnaient sur les nombreuses dépouilles hantaient l'île et le récit des prisonniers. Leur description est effrayante:

Il me sembla voir un de ces monstres qui après avoir saisi une proie abondante dont une partie a servi à les assouvir, ont déposé le reste dans leur caverne et se sont placés à l'entrée pour se livrer à un sommeil réparateur. (Froger, 1849: 163).

Peu à peu cette nature aride va s'amonceler d'ossements humains. Aux antipodes de l'île riante et romantique de Saint-Pierre, Cabrera va se transformer en un cimetière humain dont le squelette deviendra l'emblème comme l'affirme trop justement Gabriel Froger:

Un squelette resta, apparent comme un phare !... Il forma les armes de notre royaume, à nous les Cabrériens ! Armes horriblement expressives et trop justifiées, puisque l'année dernière, et quarante ans se sont écoulés, Cabrera était encore pavée du même emblème !!» (Froger, 1849: 161)⁹.

Dans l'esprit des Cabrériens, l'île deviendra peu à peu un «hadès», le royaume des morts, comme ils le chanteront si bien lors de leur libération:

Adieu, rochers, adieu, montagnes,
Grottes, déserts, antres affreux ;
nous laissons vos tristes campagnes
pour revoir un séjour heureux.
Nous pouvons chanter à la ronde
que la paix nous ressuscita ;
car on revient de l'autre monde
quand on revient de Cabrera.¹⁰

9 Ce n'est qu'en 1847, qu'une escadre d'évolutions française recueillit les restes des Français morts sur cet îlot pendant les guerres de l'Empire et les inhumèrent, après une cérémonie religieuse aux mains de l'abbé Coquereau, dans une même tombe, sur laquelle fut placée une pierre commémorative comprenant l'inscription suivante: «À la mémoire des Français morts à Cabrera».

10 Cité dans Oliver (1982: 337).

Lors de leur première représentation théâtrale, le sergent Guillemard et sa troupe la représentèrent aussi comme le «Lemnos», «cette île sauvage/dont jamais nul mortel n'aborda le rivage» (Guillemard, 1826: 178). Pour dire l'impossible de leur réalité quotidienne, les survivants avaient recours à la mythologie et se déshumanisaient pour s'assimiler à quelques êtres mythologiques ou féeriques: «Nous ressemblions à ces êtres évoqués par quelque fée pour intimider les mortels: qui ont la forme d'un squelette, les yeux étincelants, et qui vont par les sentiers abrupts former quelque diabolique sabbat !» (Froger, 1849: 182).

Cette île-enfer, cet «autre monde», ne pouvait faire naître chez l'homme que le pis de la nature humaine. Si l'île de Bernardin de Saint Pierre et de Rousseau incitait l'homme à la vertu, Cabrera le poussa aux pires des crimes. Plus ils passaient de temps sur l'île, plus les prisonniers devenaient «des hommes aigris par le malheur, et que l'exaspération rendait injustes, querelleurs et sans cesse prêts à se battre.» (Guillemard, 1826: 161), plus «la misère sapait les âmes et les diminuait ; la faim étouffait parfois l'honneur !» (Froger, 1849: 184) et plus les crimes se répandaient. Animés par les horreurs de la faim, certains s'abandonnaient au «crime le plus grand et le plus irrémissible que l'on put commettre à Cabrera.» (Guillemard, 1826: 162): voler un morceau de pain à un camarade ou une feuille de chou d'un jardin voisin. Leur action était sévèrement punie: condamnés à des réductions de rations, enchaînés nus sur un poteau en pin de l'esplanade du palais royal en proie aux intempéries pendant vingt-quatre heures, fouettés ou exécutés au garrot ou lapidés par la colère de leurs compagnons ou encore lancés à la mer du haut d'un rocher, les coupables qui en survivaient, pourtant récidivaient souvent. Les femmes tombaient aussi dans le forfait ou en étaient l'objet. Selon Denis Smith, les vingt et une femmes qui partageaient le sort des prisonniers, cédèrent à la prostitution pour améliorer leur sort. Le caporal Wagré évoque même le cas d'un polonais qui vendit sa compagne à un maréchal-des-logis de canonniers moyennant la somme de soixante francs (1902: 141). Le professeur de sciences politiques canadien en se basant sur les souvenirs de Charles Frossard, cite un autre cas de vente de concubine, celui d'Angélique qui fut cédée au baron Schaunburg pour la somme de trois cents francs en métallique et la promesse d'un paiement de trois mille francs à son retour en France (2004: 125). Geisendorf des Gouttes en reprenant les mémoires de L.F. Gille mentionne un troisième fait, celui d'une cantinière qui fut tirée au sort lors d'une tombola où chaque billet valait quatre sous (1937: 160-161).

Cette île les dépouilla même de leur humanité les réduisant au délit le plus inhumain et le plus sauvage qui puisse exister: le cannibalisme. Deux cas de cannibalisme apparaissent dans les récits des conscrits. Celui décrit par Philippe Gille, de deux soldats avec des uniformes suisses, qui cachés derrière un rocher, faisaient rôtir les membres d'un camarade mort. Et celui raconté par Gabriel Froger (1849: 220-223), Louis-Joseph Wagré (1902: 163-166), et Bernard Masson (1839: 10), d'un polonais qui assassina son compagnon de baraque malade pour en cuisiner le cœur et le foie. Cet «horrible forfait», cette «infâme action», ce «crime atroce», «digne des Caraïbes» épouvanta et indigna tous les prisonniers. Ils insistèrent tous

dans leur écrit sur le fait que ce «monstre», ce «maudit» n'était heureusement pas français et ne tâchait pas ainsi l'honneur français. Même dans la plus grande misère, la société de Cabrera était une société civilisée avec des tabous bien ancrés, un honneur et un fort sentiment de son humanité. Cet acte odieux ne pouvait que causer une répulsion généralisée et une des punitions les plus sévères: le condamné, qui justifia son acte par la faim, fut condamné à mort après avoir été enfermé douze jours dans une grotte, près de la cambuse, les mains attachées sous les jarrets, à la portée de la foule qui le maltraitait physiquement et moralement. Cependant bien plus qu'un châtiment, la mort va être ressentie comme un soulagement: «Je l'ai vu passer pour aller au supplice, et je puis dire que son air respirait le contentement d'un homme heureux d'en finir à quelque prix que ce soit !» (Froger, 1849: 223)

Si la nature de l'île de Cabrera en fera une île enfer et ses habitants des maudits portés aux extrêmes pour survivre, les espaces naturels qu'elle renferme participeront aussi à ce malheur et fustigeront les connotations symboliques qu'ils éveillaient jusque là chez le lecteur.

Une nouvelle symbolique de l'espace: la mer, la fontaine, la grotte

La mer, le flux et le reflux de l'eau plongeaient les romantiques dans des rêveries délicieuses¹¹ leur faisant oublier leur réalité. La mer de Cabrera tout au contraire ramène le prisonnier à sa réalité quotidienne: son emprisonnement et la mort. Elle représente les murs de sa prison, un mur infranchissable: «L'île est par elle-même une prison dont les murs sont l'espace, et dont l'espace extérieur est la mer.» (Fougère, 2002: 188). C'est son principal ennemi physique et moral.

Ennemi moral tout d'abord, quand cet horizon immense qui s'ouvre au dessus de la mer, cet infini les confronte au fini de la terre de l'île et à sa cruelle réalité: la mort. Emporté au départ par des réflexions poétiques, le soldat Sébastien Boulerot en contemplant la mer, finit par tomber dans des pensées morbides et l'image d'une «mer, calme, frappée par les rayons du soleil» qui «offrait un immense miroir aux étincelantes facettes» s'achève sur celle de sa propre mort avec l'image d'un oiseau de proie qui a déposé son corps et celui de ses compagnons dans sa caverne. La contemplation de la mer, de ce mur infini produit chez les prisonniers des angoisses morales qui les mènent au désespoir:

Ici les pensées vous harcèlent, et les angoisses morales s'ajoutent aux tortures physiques; je veux rester désormais dans l'atmosphère nauséabonde et crétinisante de ma baraque: ma plaie s'élargit, en quelque sorte, à mesure que s'étend mon horizon. (Froger, 1849: 163).

11 Voir Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*: «là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeait dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu.» (1967: 522)

Ennemi physique ensuite, que le prisonnier devait combattre pour retrouver sa chère liberté. Elle apparaît pratiquement toujours agitée et déchaînée dans les descriptions des prisonniers. Toujours houleuse, pendant les évasions. Elle mena à son gré la chaloupe sans gouvernail que le prisonnier Masson et trente-neuf de ses camarades avaient dérobé aux marins espagnols et s'acharna contre le bateau de pêche que le caporal Louis-Joseph Wagré et seize de ses compagnons avaient pris, finissant par les livrer à une goélette espagnole et mettre un terme à leurs illusions. Elle fut aussi la source de leur plus grande famine pendant l'hiver 1809-1810. Elle empêcha le bateau de ravitaillement de pouvoir accosté au port habituel pendant sept jours, causant des centaines de morts. Et elle créait de grandes difficultés aux courageux qui la traversaient pour rejoindre l'*île aux lapins* à la recherche de gibiers¹².

La mer de Cabrera apportait peu d'aliments aux Cabrériens qui n'avaient pour tout moyen de pêche que leurs propres mains¹³. Si elle leur en offrait parfois, ce n'était pas toujours des poissons très comestibles. Le caporal de grenadiers Wagré mentionne un poisson, que l'on trouvait dans les rochers, «de la grosseur du bras et long à peu près de cinq ou six pouces», noir, «si dur, qu'il résistait à l'action de la plus longue cuisson» et que l'on ne pouvait avaler qu'après l'avoir mâché pendant au moins deux heures (1902: 176). Ses produits étaient même quelquefois source de mort. Le soldat Boulerot rencontra sur la côte un veau marin mort dont la «matière pourrie, livide et puante» qui régala de nombreux affamés fut particulièrement funeste (Froger, 1849: 149).

Le regard des conscrits était constamment tourné vers la mer dans l'attente des vivres qui leur permettaient de survivre, dans l'attente d'une occasion pour s'évader (le moyen d'évasion venant toujours de la mer: barque de pêcheurs, barque d'eau etc.), dans l'attente des navires qui viendraient les délivrer etc. Ce regard angoissé dévorant la mer donna lieu à l'une des images les plus pathétiques des récits des prisonniers. Nous achèverons ce thème par le tableau émouvant du soldat Boulerot:

Depuis quelques jours la mer était grosse, et la barque aux vivres était obligée de rester dans le port après des efforts inutiles pour aborder à Cabrera.

12 Voir Henri Ducor: «Les premiers à la visiter furent ceux d'entre nos malheureux camarades que nous appelions les *Tartares*, parce qu'ils mangeaient en vingt-quatre heures leurs rations de quatre jours [...] Plusieurs périrent dans le trajet ; mais les plus entreprenants de cette troupe nomade, qui menait la vie du désert, n'en prirent pas moins l'habitude d'aller tendre des collets dans l'îlot, que nous nommâmes *l'île-aux-lapins*. Souvent il leur arriva d'y être surpris par une grosse mer et d'y rester une semaine entière, sans autres vivres que le gibier cru qu'ils avaient pris» (Lacroix, 1847: 25)

13 Pour pêcher le *pourpre* qui une fois cuit avait une chair fort succulente, le caporal Wagré nous décrit les ingénieuses astuces des Cabrériens: «et bientôt le bruit s'étant répandu qu'on avait pêché un nouveau poisson très gros et très bon, c'était à qui se creuserait l'imagination pour trouver les moyens d'en attraper d'autres: d'abord, on se servit d'un long bâton qu'on enveloppait de linge et qu'on piquait dans l'endroit où le poisson faisait habituellement sa résidence ; celui-ci ne tardait pas avec ses queues de s'attacher au bâton ; alors on le tirait à terre, et bientôt, comme la première fois qu'on en prit un, il cessait de vivre dès l'instant que l'eau venait à lui manquer. D'autres emmanchaient un morceau de fer au bout d'une perche, et piquaient le poisson comme on le fait lorsqu'on prend la truite au trident ; enfin plusieurs en pêchèrent à la main, et moi-même j'en pris plusieurs, échangeant ce que j'avais de trop contre des fèves.» (1902: 144)

Tous ceux qui absorbaient dans un jour les vivres de quatre, et c'était le plus grand nombre, ne manquaient pas, quand arrivait le jour de la distribution, de gravir la montagne, afin de jouir, du plus loin possible, et dans des tranches infinies, de la consolante apparition. Mais ce jour-là, le spectacle des Cabrériens avait quelque chose de déchirant. Tous ces malheureux presque nus couronnaient le sommet de la montagne, les regards dirigés vers le même point... haletant d'effroi et d'anxiété. Leurs physionomies offraient l'expression d'une terreur indicible, lorsque la barque repoussée s'éloignait encore. Cette terreur affreuse disparaissait, il est vrai, en partie, lorsque la barque se rapprochait ; mais c'était pour s'accroître l'instant d'après, par une nouvelle évolution rétrograde. (1849: 172-173).

Autre élément aquatique, la fontaine, symboliquement source de vie et d'immortalité¹⁴, était à Cabrera source de mortalité. Deux fontaines furent découvertes sur l'île, un «puits d'eau saumâtre» et «une fontaine d'eau douce» comme l'écrivit L.F. Gille¹⁵. La première fontaine fournissait une eau malsaine que l'on utilisait pour cuire la ration quotidienne de quatre onces et demie de fèves ou gourganes¹⁶ (soit dix fèves). Elle causait des diarrhées chroniques qui ne tardaient pas à envoyer ses consommateurs à la tombe. Selon le caporal Wagré, «il n'y avait que quand cette eau avait bouilli pendant fort longtemps, qu'on parvenait à atténuer ses qualités vénéneuses» (1902: 88). La seconde, d'eau limpide, ne pouvait fournir qu'un quart de la consommation et elle s'assécha complètement pendant la première sécheresse. La soif bien plus que la faim était la grande souffrance des prisonniers pendant la période estivale et la principale cause de mortalité. Louis-Joseph Wagré affirme que «le manque d'eau faisait murmurer les prisonniers, dont un grand nombre avait quelque fois été plus de quinze jours sans boire d'eau douce» (1902: 87). Au début, les prisonniers devaient stationner pendant deux jours et deux nuits devant la fontaine avant de pouvoir remplir une tasse et les querelles étaient nombreuses. Pour une meilleure gestion de cette fontaine, l'on nomma deux gardiens, le caporal Louis-Joseph Wagré et le brigadier Coradi (1902: 98). Ils devaient la maintenir propre et en état et organiser la distribution qui avait lieu durant un horaire bien défini, de cinq heures du matin à dix heures et de deux heures à six heures, permettant au réservoir de se remplir.

La cruelle description de ces longues queues silencieuses de corps décharnés, exténués et assoiffés, à moitié nus devant une fontaine «remplie de pierres et de saletés» qui coulait dans le fond d'un aride rocher voûté auquel on accédait par «une espèce de baie d'environ six pieds de haut sur trois de large, au bout de laquelle était un escalier taillé dans le roc qui conduisait à un réservoir» (Wagré, 1902: 70) était bien loin de l'image de la fontaine d'eau vive au pied l'arbre de vie reprise par Bernardin de Saint Pierre dans *Paul et Virginie*

14 Voir Jean Chevalier et son *dictionnaire des symboles*.

15 Les souvenirs de L.F. Gille furent publiés par son fils, Philippe Gille après sa mort en 1863. Nous en avons consulté des extraits dans les ouvrages de Geisendorf-des Gouttes et de Denis Smith.

16 Cette information est tirée des *Souvenirs d'un caporal de grenadiers* de Wagré (1902: 83). Elle varie chez Froger qui affirme que cette ration est pour deux jours et non par jour (1849: 140).

(1788). Le *repos de Virginie* «une fontaine, qui forme dès sa source une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine» sur le bord de laquelle furent plantés deux cocotiers à la naissance de Paul et Virginie, entourée d'une magnifique nature exotique colorée (touffes de scolopendre, lisières de pervenche, gousses de piments rouges, herbe de baume et basilics et courtines de verdure de lianes) offrait aux romantiques une charmante scène bucolique en totale contradiction avec la fontaine de Cabrera:

Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et les mères de ces petits suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. (1966: 105).

Si la fontaine de Virginie est nimbée de vie et de jeunesse, celle de Cabrera semble l'antichambre de la mort. Une antichambre qui trouvera sa représentation physique dans un espace terrestre, la grotte, qui tout en protégeant les soldats les marieront définitivement à la terre et au monde souterrain.

Depuis la grotte de Lascaux, à la caverne de Platon et celle d'Ali Baba, la grotte ou la caverne a représenté tantôt un lieu de rencontre avec le surnaturel, le divin, le sacré, tantôt une image du monde, et tantôt un lieu secret et plein de richesses. Si dans la symbolique universelle on ne voit pas la grotte comme refuge, lieu protégé, la littérature, elle, couvre cet aspect de la caverne. Notons qu'elle représente aussi le lieu idéal de refuge non seulement pour les poètes et écrivains mais aussi pour beaucoup de combattants, qu'ils soient résistants ou terroristes. À Cabrera, elle avait cette dimension, celle de l'utérus, du sein maternel qui protège les plus malheureux.

En effet, la grotte, entre autres celle voisine de la cambuse, servait de refuge aux *rafalés*, les plus infortunés des Cabrériens qui avaient perdus tous leurs vêtements et dont la nudité honteuse obligeait à rester prostrés dans les grottes. Même dans la société la plus rudimentaire et dans la plus extrême situation, la composition sociale s'était recrée avec ses privilégiés et ses misérables. La nature humaine étant cruelle par nature, ces pauvres misérables dont la nudité déconcertait étaient devenus les parias de la société cabrérienne:

Ces malheureux qui sont nus, ne sont plus des camarades auxquels on serre la main ; ce sont des êtres maudits qu'on évite, ce sont des *rafalés* !... Ce mot s'attache à eux comme un stigmate. Ils cherchent les lieux ignorés, s'y abritent contre cette infortune nouvelle, et n'en sortent plus. (Froger, 1849: 195-196).

Sans jamais voir la lumière du jour, excepté quand leur tour venait de faire les corvées,

aller chercher de l'eau ou recevoir les vivres, avec les deux uniques pièces de vêtement qui leur restaient (un pantalon et un uniforme), deux cent hommes fabriquaient selon le sergent Guillemard des cuillers en racine de buis (1826: 173). La description que nous expose le soldat Boulerot est beaucoup plus affligeante. Le soldat se rendit à la caverne des *rafalés* quelques années plus tard, quand la situation dans l'île s'était énormément aggravée et que les années de privation avaient quitté toutes forces et toutes espérances aux hommes qui n'attendaient plus que la mort. Ayant un peu d'argent et des effets de rechange, il décida d'aller soulager ses camarades les plus malheureux. En parcourant l'île déserte, ses yeux furent «effrayés de la misère affreuse qui se montrait de toutes parts» (1849: 242). Mais ce fut le souvenir de cette caverne qui le poursuivit toute sa vie («Rien de plus horrible ne peut épouvanter davantage et donner à l'esprit un plus rude coup») (1849: 246). Sa descente dans la grotte fut une véritable descente aux enfers. Du sein maternel qui accueillait ses enfants à l'état naturel et les protégeait des autres, la grotte était devenue la porte du royaume des ténèbres, un lieu intermédiaire qui menait à l'autre monde.

...je me rendis à la caverne des rafalés. Décrire l'affreux spectacle qui s'offrit à mes regards serait impossible... - C'était une caverne, sombre et humide, dans laquelle on pénétrait par une entrée assez large, rétrécie par des pierres. Dès les premiers pas, une atmosphère empestée vous saisissait aux yeux et à la gorge, comme l'alcali et vous forçait à faire halte... Enfin, le but que je me proposais fortifiant mon courage, j'avançai. Au bout de quelques pas, mes pieds sentirent comme une litière de feuilles et d'herbes sèches, et mes yeux s'habituant à l'obscurité, je distinguai confusément... Mon cœur se serra, je proférai un cri de rage désespérée ; puis, faisant un retour sur moi-même, des larmes amères coulèrent de mes yeux et me soulagèrent. – Il y avait dans ce sépulcre immonde, qu'on appelait la caverne des rafalés, une foule de soldats français... absolument nus et plongés, ça et là, dans cette litière d'herbes sèches. La torpeur de la mort les avait tous saisis ; car aucun ne remuait... Dieu me préserve d'odieuses comparaisons [...]
Il y avait déjà trois jours que la dernière distribution avait eu lieu. Depuis lors, plongés, ainsi que je l'ai dit dans cette torpeur semblable à la mort, ils n'existaient plus... Ils s'étaient habitués, les malheureux ! à cette existence sans nom: manger et exister un jour sur quatre, puis dormir, oublier, ne plus vivre... (Froger, 1849: 243-244)

La grotte de Cabrera était pour les rafalés un limbe transitoire qui les conduisait au royaume des morts et comme le fleuve Léthé les plongeait dans l'oubli de leur existence avant d'atteindre le royaume d'Hadès.

Toute la nature et tous les espaces naturels de l'île dans les récits des prisonniers se teignirent d'une seule connotation: la mort. Cette mort qui les poursuivait et qui leur était si quotidienne¹⁷, s'empara de leur récit et marqua pour toujours tous les aspects de l'île de

17 Voir C de Méry: «La mort multipliée sous tant de formes n'avait plus rien d'effrayant pour nous. La nature même, comme par compassion, s'était plu à former un *calus* sur nos cœurs pour amortir la sensibilité des uns et atténuer l'effroi des autres. On a vu de malheureux soldats prendre des crânes à peine desséchés et s'en servir, à défaut de vases,

Cabrera. Si l'île romantique était synonyme de vie et de paradis, Cabrera fut l'île de la mort et de l'enfer. Dans tous les récits des voyageurs français aux Baléares postérieurs à 1814, le regard porté sur l'île ne peut se détacher de cette image funeste. Elle reste encore «ce rocher aride», «ce désert» (Cambessèdes, 1826: 37), «cette île inhospitalière» (Germond de Lavigne, 1896: 525), avec «sa sinistre mémoire» et «ses flancs arides, ses rochers désolés» (Taylor, 1860: 249). De nos jours, le mythe persiste. Aucun guide touristique ne mentionne cette île sans l'associer à ce terrible «génocide». Parc national maritime et terrestre depuis 1991, Cabrera restera à jamais une île déserte à la nature inculte avec pour seuls monuments un fort en ruines marqué par les inscriptions des prisonniers de l'armée napoléonienne et une pierre commémorative en mémoire à leurs morts.

Références Bibliographiques

Récits des prisonniers:

- DUCOR, Henry. 1833. *Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'isle de Cabrera et en Russie pour faire suite à l'histoire de la campagne de 1812 par / Henry Ducor, soldat de la grande armée*. Paris, Ambroise Dupont.
- FROGER, Gabriel. 1849. *Souvenirs de l'Empire. Les Cabrériens. Épisode de la guerre d'Espagne*. Paris, Amyot.
- GUILLEMARD, Robert. 1826. *Mémoires de Robert Guillemard, Sergent en retraite, suivis de documens historiques la plupart inédits, de 1805 à 1823*. Tome premier. Paris, Delaforest, Bossange, Baudouin.
- MASSON, Bernard. 1839. *L'évasion et enlèvements de prisonniers français de l'île de Cabrera*. Marseille, Nicolas.
- MÉRY, C. de. 1823. *Mémoires d'un officier français prisonnier en Espagne, ou relation circonstanciée de la captivité du corps de l'armée française sous les ordres du lieutenant-général Dupont dans l'Andalousie et sur les pontons en rade de Cadix en 1808 par un officier de la Garde Royale*. Paris, A. Boulland.
- WAGRÉ, Louis-Joseph. 1902. *Les prisonniers de Cabrera. Souvenirs d'un caporal de grenadiers (1808-1809). Publiés par le comte Fleury*. Paris, Emile Paul Éditeur.

Autres ouvrages consultés:

- BERNARDIN DE SAINT PIERRE, Jacques-Henri. 1966. *Paul et Virginie*. Paris, Garnier-Flammarion.
- CAMBESSÈDES, Jacques. 1826. «Excursions dans les Îles Baléares», in *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, volume 30, pp. 5-37, Paris, A. Belin.
- CHEVALIER, Jean. 1988. *Diccionario de los símbolos*. Barcelona, Editorial Herder.
- FOUGÈRE, Eric. 2002. *Île-prison, Bagne et déportation – Les murs de la mer, Éloigner et punir*. Paris, L'Harmattan.
- GEISENDORF-DES GOUTTES, Théophile. 1937. *Les prisonniers de guerre sous le premier empire, Les Archipels enchanteurs et farouches, Baléares et Canaries*. Vol. 2. Paris, Labor Genève.

pour aller puiser de l'eau. » (C.de Méry, 1823: 255).

- GERMOND DE LAVIGNE, A. 1896. *Espagne et Portugal*. Paris, Librairie Hachette et Cie.
- LACROIX, Frédéric. 1847. *Îles Baléares et Pithyuses*, Appendice de *Espagne depuis l'expulsion des maures jusqu'à l'année 1847.- L'Univers Pittoresque. Histoire et description de tous les peuples* de Lavallée, Joseph et Guérault, Adolphe. Volume 30 et 31. Paris, Firmin Didot frères.
- OLIVER, Miquel del Sants. 1982. *Mallorca durante la primera revolución (1808-1814)*. Palma de Mallorca, Luis Ripoll.
- PELLISSIER, Pierre. Phelipeau Jérôme. 1980. *Los Franceses de Cabrera (Les grognards de Cabrera 1809-1814)*. Trad. Carlos Garrido. Palma de Mallorca, Aucadena.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. 1967. *Les rêveries du promeneur solitaire*, in *Œuvres Complètes*, Tome I. Paris, Editions du Seuil.
- SAND, George. 1971. *Un hiver à Majorque*, in *Oeuvres autobiographiques*, Tome II. Paris, Gallimard.
- SMITH, Denis. 2004. *Els Presoners de Cabrera, Els soldats oblidats de Napoleó (1809-1814)*. [trad: Matias Mulet]. Palma de Mallorca: Consell de Mallorca, Lleonard Muntaner.
- TAYLOR, Isidore. 1860. *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique*. Paris, A.F. Lemaître.